

## *Guy GOFFETTE*



Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Georges JACQUEMIN**

1985



**Tout ce qui retient ou séduit Guy Goffette le met dans un grand enthousiasme : les poèmes qu'il écrit ou dont il rêve, les poètes qu'il lit, sur lesquels il écrit, les textes qu'il choisit d'imprimer. Car c'est assurément un passionné, un tourmenté aussi, qui vibre, vit intensément et se donne tout entier à ce qu'il fait.**

**Sa poésie va des chemins de la révolution à l'approfondissement intérieur, des évasions rêvées à l'enracinement humain assumé. Elle est dynamique, ouverte et connaîtra encore, à coup sûr, de profonds changements.**



## ***Biographie***

Né le 18 avril 1947 à Jamoigne, dans une famille ouvrière, Guy Goffette est l'aîné de quatre enfants. C'est un campagnard qui regarde, observe, est attentif aux choses : sa poésie d'aujourd'hui l'atteste.

À l'école Normale libre d'Arlon, il est l'élève de Vital Lahaye (alors professeur dans cet établissement), poète lui-même, esprit libre, amoureux de littérature. Les paroles magistrales tombent sur un terrain particulièrement réceptif.

Dès 1969, année de son mariage, Guy Goffette écrit nombre de poèmes qui figureront dans *Quotidien rouge*, son premier recueil.

Sa voie est tracée : il sera instituteur et poète. Instituteur, il l'est, à Harnoncourt (commune de Rouvroy), à la pointe méridionale de la Belgique, où il a construit sa maison aux marges du village, à flanc de colline douce, face à un vaste paysage de bois et de verdure. (1)

Poète, il l'est également, par ses poèmes et par ses livres, mais il a prolongé pendant quelques années son activité en devenant aussi imprimeur. De 1980 à 1987, avec d'autres poètes, il a publié la revue *Triangle* (12 numéros) dont il était la cheville ouvrière ; en outre, depuis 1983, il dirige les éditions de l'Apprentypographe (le mot a été forgé pour la circonstance), qui offrent en un nombre réduit d'exemplaires et sur beau papier, de petits livres composés à la main, sur la couverture desquels on trouve notamment les noms d'Umberto Saba et de Michel Butor. Un travail absorbant, tout de méticulosité et de passion, qui dit bien où sont les amours de Guy Goffette.

---

1. Il s'est maintenant libéré d'une partie de ses tâches professionnelles pour collaborer plus librement avec certains éditeurs (1992).

Guy GOFFETTE - 6

Depuis 1986, il se consacre à différents travaux de critique littéraire, entre autres à la *Nouvelle revue française*. Il prépare enfin diverses éditions de poètes et, passionné de blues, travaille à la traduction d'un important corpus de chants noirs d'Amérique (Blues, negro-spirituals, work songs, hollers, chain-gangs songs, etc.)

## **Bibliographie**

- ***Quotidien rouge***, poèmes ; Paris, éditions de la Grisière, 1971.
- ***Achille Chavée***, essai ; Ambly, Tribune poétique, 1972.
- ***Nomadie***, poèmes ; Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1979.
- ***Huit muses neuves et nues***, poèmes sur des photos de Miloslav Stibor ; Virton, éditions de la revue Objectif, 1983 (repris dans ***Éloge pour une cuisine de province***).
- ***Solo d'ombres***, poèmes ; Moulins, Ipoméé, 1983 (Prix Guy Lévis Mano).
- ***Prologue à une maison sans murs***, poèmes ; Mareil-sur-Mauldre, Qui Vive, 1983.
- ***Le dormeur près du toit***, poèmes ; Cahiers du Confluent, 1986.
- ***Pour saluer André Frénaud*** (en collaboration), poèmes, Paris, Centre National des Lettres, 1987.
- ***Le relèvement d'Icare***, poèmes en collaboration avec Yves Bergeret ; Spa, La Louve, 1987.
- ***Éloge pour une cuisine de province***, poèmes ; Seyssel, éditions Champ Vallon, 1988 ; postface de J. Borel. (Prix de la Communauté française 1988 et Prix Mallarmé 1989).
- ***La louange de la vie : Max Elskamp***, poèmes choisis présentés par Guy Goffette ; Paris, éditions La Différence, coll. Orphée, 1990.
- ***Coup d'oeil sur la poésie contemporaine de langue française en Belgique***, préface à l'***Anthologie de la poésie belge*** traduite en macédonien, Struga (Yougoslavie).
- ***Sous le signe du feu***, préface aux ***Poèmes choisis*** d'Anne-Marie Kégels, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature françaises, Coll. Poésie/Théâtre, 1990.
- ***De l'identité du langage au langage de l'identité, Lionel Ray***, Oeuvres & Critiques, XV, Gunter Narr Verlag, Tübingen, 1990.
- De 1990 à 1992, collabore à la refonte du ***Dictionnaire des oeuvres*** et du ***Dictionnaire des auteurs***, Bompiani-Laffont, Paris.
- ***Chemin des Roses***, poèmes (en collaboration avec Bernard Noël) ; illustr. de Colette Deblé. L'Apprentypographe, 1991.
- ***La vie promise***, poèmes, Gallimard, 1991, rééd. 1994 et 1997.

- *Mariana, Portugaise*, prose, Le Temps qu'il fait, Cognac, 1992.
- *L'ami du jars*, N.R.F., n° 462-463, juillet/août 1991.
- *Jeanine Moulin*, préface à *De pierre et de songe*, oeuvres poétiques de J. Moulin (1961-1991), La Différence, Paris, 1991.
- *Mémorial de la tendresse (Jacques Borel)*, N.R.F. n° 467, décembre 1991.
- *Lettre d'amour à Madame Orpha*, préface à *Madame Orpha*, de Marie Gevers, Labor, Coll. *Espace Nord*, 1992.
- *Partance*, récit, L'Étoile des Limites, 1995.
- *Le pêcheur d'eau*, poèmes, Gallimard, 1995.
- *Semois, les derniers planteurs*, album, Bruxelles, L'Octogone, 1995, avec des photos de J. D. Burton.
- *Verlaine d'ardoise et de pluie*, récit, Gallimard, 1996.
- *Elle, par bonheur et toujours nue*, récit, Gallimard, 1998.
- *Partance et autres lieux* suivi de *Nama problema*, récits, Gallimard, 2000.
- *Tacatam blues*, mélopée, Cadex Éditions, 2000.
- *La vie promise* précédé de *Éloge pour une cuisine de province*, poèmes, Gallimard, 2000.
- *Icarius*, poèmes, Paris, éd. Signum, 2000 (avec traduction anglaise de Tucker Zimmerman).
- *Un manteau de fortune*, poèmes, Gallimard, 2001.
- *Sur le fil des collines*, Le Petit Poète illustré, 2001.
- *Le seul jardin* (avec des sérigraphies de François-Xavier Fagniez), éd. Rencontres, 2001.
- *Un été autour du cou*, roman, Gallimard, 2001.

En collaboration :

- *ECHO 1 Une anthologie de la création poétique en Lorraine, au Luxembourg belge, au Luxembourg et en Sarre*, Metz, Éd. Serpenoise; Xonrupt Longemer, Encrages & Co, 1991.

Collaboration aux revues :

*L'Alphée, L'Arbre à Paroles, les Cahiers du Désert, Diagraphie, Encres vives, Incendits, le Journal des Poètes, Marginales, la Nouvelle*



*Revue Française, Poésie, Recueil, la Revue de Belles-Lettres, Sud, Triangle, Vagabondages, La Quinzaine littéraire, Orée* etc. (Ces revues offrent parfois des poèmes qui ne sont pas repris dans les recueils).

À consulter :

- *Sincère Poésie*, n° 66, novembre 1984. (Tout le numéro est consacré à Guy Goffette, avec des analyses – dont une, substantielle, de Daniel Garrot –, des témoignages, des inédits et des éléments bio-bibliographiques.)
- *Un nouveau lyrisme*, Poésie 1, n° 135, 1987.
- *Littérature du XXe siècle*, textes et documents ; Paris, Nathan, coll. Henri Mitterand, 1989.
- *Histoire de la littérature française / XXe siècle* (1950-1990), Hatier, Paris, 1991.

Prix littéraires :

- Prix Guy Lévis-Mano, Paris, 1983.
- Prix du Ministère de la Communauté française de Belgique, Bruxelles, 1988.
- Prix Mallarmé, Paris, 1989.
- Prix Maurice Carême, Bruxelles, 1992.
- Prix Henri Mondor de l'Académie française, Paris, 1992.
- Prix Atout lire, Cherbourg, 1998.
- Grand prix de poésie de la Société des Gens de Lettres, Paris, 1999.
- Prix Valéry Larbaud, Vichy, 2000.



## ***Texte et analyse***

### ***La passerelle***

*Sur la table désormais  
plus lourde que nous  
le fleuve s'est remis à couler  
Il arrache sans bruit  
un à un de chaque rive  
les cailloux accumulés  
au fil de nos orages  
et les arrange un peu plus haut  
(en amont comme les vrais fleuves)  
le plus près possible de la source  
pour que nos premiers pas  
l'un vers l'autre  
réveillent la mer*

### ***(Solo d'ombres)***

Avant d'analyser ce poème, on peut se livrer à quelques observations :

1. Absence de ponctuation mais présence de deux majuscules, l'une à l'initiale du poème, l'autre au début de ce qui, si l'on avait ponctué, aurait pu être le début de la seconde phrase.

2. Présence de tout un champ lexical relatif à l'eau : *passerelle, fleuve, couler, rive, cailloux, orage, en amont, source, mer*, où l'on notera que certains termes désignent une eau qui coule ou un mouvement – *fleuve, orage, couler*, etc. – tandis que d'autres apportent des précisions en quelque sorte statiques, ou géographiques – *en amont, rive* –. On peut

en conclure que le poème va osciller entre les pôles antagonistes de la violence et de la sérénité ;

3. Notations temporelles importantes : *désormais* suggère que quelque événement est survenu antérieurement (*désormais* porte sur *lourde*) ; les verbes sont au présent, sauf *s'est remis*, au passé composé, qui correspond, dans l'ordre accompli, au présent, dans le non-accompli ;

4. Le titre évoque une liaison fragile ou provisoire ; on verra comment le texte explicitera cette observation.

Nous pouvons maintenant analyser le poème, en évitant de le lire vers à vers parce qu'il y a de fréquents enjambements et que, si l'on recourt à cette démarche, au moins au début, on risque de ne rien comprendre et d'atomiser l'explication sans nul bénéfice.

*Sur la table désormais  
plus lourde que nous  
le fleuve s'est remis à couler*

Ces trois vers constituent ce que l'on pourrait appeler une première phrase. En les lisant ensemble, on repère deux idées insolites : la table est *plus lourde que nous* et, sur la table, *le fleuve s'est remis à couler*. Sans aller plus loin, le lecteur s'aperçoit que le poème ne donne pas dans le réalisme ; il lui faut donc aller chercher du côté de la valeur figurée ou suggestive des mots.

Le mot *table*, s'il désigne une pièce tout à fait banale, usuelle, de l'ameublement, évoque donc les choses familières à l'homme ; c'est autour d'elle que la famille se réunit (pour les repas)... ou s'affronte ; elle symbolise le concret, le «tous les jours» et une certaine intimité qui, tout à coup, ont pris une consistance plus forte que les êtres (*nous*).

Deux observations :

1. Le poème commence par un complément de lieu qui, ainsi placé au début, est d'une grande expressivité ;

2. le déplacement de *désormais*.

Par ailleurs, la comparaison entre une chose, *table*, et des êtres, *nous*, est inhabituelle : inanimé opposé à animé ; il faut y voir une opposition entre la «solidité» du réel et celle des êtres ; comme si le quotidien pesait davantage qu'eux. (*Nous*, provisoirement, est difficile à préciser.) La table a plus de pesanteur que les êtres, lesquels semblent avoir recouvré une sorte de faculté de mouvement.

Le vers 3 nous renseigne sur l'action, mais une action qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre : le *fleuve* désigne sans doute le temps (on dit le temps *coule*), ou la vie, les relations quotidiennes. De toute façon, le mouvement a repris après une immobilité dont la durée n'est pas précisée, une période où la communication avait été interrompue.

Au terme de ces trois vers, on peut donc penser que le poème commence après un événement majeur qui a ébranlé le cours normal des choses.

À travers les «actions» du fleuve, Guy Goffette va nous aider à comprendre. Le fleuve *arrache*, il *arrange*, autant d'actions que peut faire un fleuve dans son cours, mais quand nous lisons qu'il arrange les cailloux *en amont*, nous sommes une fois de plus amenés à conclure que le mot *fleuve* doit être pris dans sa valeur métaphorique.

*il arrache sans bruit  
un à un de chaque rive  
les cailloux accumulés  
au fil de nos orages*

Première action, où semblent s'opposer l'action violente et douloureuse d'*arrache* et la retenue de *sans bruit*. Cette action s'accompagne aussi de méticulosité (*un à un*). Autre précision : *de chaque rive*. Le distributif nous oriente vers les deux rives d'un fleuve, face à face, comme deux êtres qui s'opposent de part et d'autre d'une table. *Chaque* est un élément qui nous permettra de préciser le *nos* du vers 7 et celui du vers 11.

Après le verbe, et en attendant le complément d'objet, sont placées trois précisions de matière ou de temps ; le complément d'objet, lui, doit être également pris au sens métaphorique : les *cailloux*, c'est ce sur quoi l'on bute, que l'on heurte et qui blesse ; comprenons les griefs, les souvenirs pénibles. Le participe passé *accumulés* suggère une idée d'abondance et une idée de répétition de mêmes moments, des disputes sans doute, exprimés par *nos orages* : le passif accumulé entre les êtres est donc lourd, mais le temps y porte remède.

*et les arrange un peu plus haut  
(en amont comme les vrais fleuves)  
le plus près possible de la source*

Deuxième action coordonnée à *arrache* ; l'idée de soin est à nouveau présente, mais, paradoxe au moins apparent, les cailloux sont arrangés *un peu plus haut*. Nouveau refus du réalisme. Si l'on considère, comme nous l'avons fait au début, que le fleuve c'est le temps ou la vie, cette expression signifie plus haut dans le passé ou vers l'enfance. Vers les origines, en quelque sorte.

Le vers suivant, entre parenthèses, reprend la même idée, en recourant, cette fois, au terme géographique précis, plus explicite - comme si le poète craignait que nous n'ayons pas compris -, mais il y ajoute une comparaison paradoxale de nature à nous intriguer : *comme les vrais fleuves*. Or, précisément, les fleuves qu'on nous fait découvrir vont dans l'autre sens, vers l'aval. Du coup, pour Goffette, les « vrais » fleuves n'ont rien à voir avec ceux que nous connaissons : nouvelle confirmation de ce que nous avons déjà discerné.

Quoi qu'il en soit, l'action du fleuve-temps a vertu apaisante : il élimine les rancoeurs et les repousse dans le passé, là où les souvenirs perdent peu à peu de leur relief et s'estompent.

Le vers suivant (10) exprime une troisième fois la même idée. Après *un peu plus haut* et *en amont*, voici *le plus près possible de la source*. Mais la progression est visible de la première à la troisième formulation. Cette fois, il s'agit bien de rejeter les « cailloux » dans un passé si lointain

qu'on en a perdu jusqu'au souvenir. Guy Goffette exprime de la sorte le souci d'évacuer de la conscience ce qui la trouble et lui fait mal.

*pour que nos premiers pas  
l'un vers l'autre  
réveillent la mer*

Même dépourvue de ponctuation, la phrase est bel et bien articulée. Maintenant se précise le but de ces actions attentives et pacifiantes du temps.

Voici que les êtres se retrouvent, prudemment, comme hésitants (*nos premiers pas*), qu'ils vont *l'un vers l'autre*. Nous pouvons donc penser qu'il s'agit d'un couple (idée perçue dès le vers 2) qui se réconcilie ; le *nous* se précise. *L'un vers l'autre* rappelle *chaque rive* (vers 5), où les deux êtres se faisaient face ; depuis, l'opposition a fait place à un début de rapprochement, dont le dernier vers manifeste les effets : *réveillent la mer*. Effets imposants, à coup sûr, puisque la mer, avec son immensité, paraît une étendue apaisée ; la réveiller suppose de puissantes forces – l'amour ? – comparables à celles qui portent deux êtres réconciliés l'un vers l'autre.

Ainsi le titre s'explique mieux : après la séparation de *chaque rive*, celle des *cailloux*, voici les *premiers pas*, qui sont un frêle pont de l'un à l'autre, une communication retrouvée, une « passerelle ».

Grâce à quelques images empruntées au langage courant, mais en les creusant, les exploitant, Guy Goffette a évoqué un moment de la vie des êtres, un moment intense et pathétique, que, sans doute, presque tous les couples ont connu.





## **Choix de textes**

### **Clair d'automne**

*Les bouleaux sont en feu  
et la terre en alerte fume  
son calumet d'exil  
Mes Indiens s'ensavaient  
Leurs cris sont de silex  
dans l'air bleu des allées  
et dans les cours de fermes  
quelques femmes lessivent  
de vieux soleils  
qui ont baissé les bras*

**(Nomadie)**

### **Route**

*Comme un grand animal  
la route s'est assise  
et souffle*

*Le cantonnier complice  
partage  
l'unique cigarette*

*On est près de parler  
Mais la terre s'abat  
d'un coup d'aile  
Midi vient de sonner*

**(Solo d'ombres)**

*À travers le feuillage des jours  
le soleil passe la main  
et lance sur le carrelage  
la monnaie de notre pièce  
Solo d'ombres et de voix  
pour que nous y trouvions  
la force de prendre  
le présent par l'avenir  
comme un enfant par ses yeux  
et rassemblions assez d'oiseaux  
pour croire en l'arbre fraternel  
qu'ensemble nous portons*

**(Solo d'ombres)**

### ***Pluie I***

*Elle n'a pas l'air échevelé qu'on lui voit  
de jour ce pas pressé cette  
respiration de théâtre  
près des gradins vides du monde  
Dans le noir elle retrouve  
son visage d'enfant son tambour  
et mène le pays des hommes  
aux fontaines oubliées  
Certains veilleurs sous les tuiles  
quittent tout pour la suivre  
leur maison leur femme leurs idées  
leur corps trop lourd  
Au matin ils sont plus longs  
que les autres  
à se rejoindre*

**(Solo d'ombres)**

*Si j'avais ce mot de ta bouche  
celui qui tisse tous tes gestes  
et leur donne ce poids de fruit mûr  
qui tient la terre en haleine  
je porterais le temps plus haut  
que ne le portent les clochers*

**(Solo d'ombres)**

*Si j'ai reçu promesse un jour d'un autre ciel  
que celui qui vous coupe les bras  
je ne m'en souviens pas. Comme vous  
je souffre la tempête et le froid et la fatigue insomnieuse  
le désert me traverse, l'absence de visages  
tous ces poings de pierre et le martèlement sans fin  
des vivants dans le labyrinthe. Oui, comme vous  
j'ai peur d'atteindre au bout du couloir  
comme un nageur touche le fond, de connaître  
en un éclair que tout ici fut vain, chute, faux miracle  
qui ne portait l'homme au-dessus de lui-même  
là où la ceinture des ombres se détache du coeur  
et tombe avec la nuit parmi les accessoires.*

**(Le relèvement d'Icare)**

*Je me souviens  
tous passaient en courant  
dans le couloir du métro, à gauche à droite  
tirant tirés pressés pressant comme si la nuit  
l'unique la dernière les poursuivait  
et l'un trébuche et l'autre tombe n'importe  
ils couraient les uns contre les autres  
même visage même nuit et chacun  
était la nuit de l'autre et tous  
comme les oiseaux foudroyés que la tempête entraîne  
vers l'étrave des forêts mortes, tous*

*comme un seul s'enfonçaient en eux-mêmes  
dans ce grenier encombré de gravats et de morts  
où trône encore et triomphe  
le grand miroir blanc des aveugles.*

**(Le relèvement d'Icare)**

*Car tous voulaient embarquer sans retour  
passant aveugles, témoins à charge  
qui ne savaient rien du navigateur  
rien de la présence parmi eux  
d'un mort sous le boisseau, les regardant.  
Ils allaient vers Ninive sans doute  
comme chaque jour, la bouche close,  
ayant oublié le message et cherchant  
les yeux rivés sur leur portion de mer  
ce qu'il fallait dire et à qui parler  
pour que la lumière leur soit rendue  
le poids du silence à jamais ôté.*

**(Le relèvement d'Icare)**

*Avec les rares oiseaux qui rentrent de vacances  
les moteurs remettent leur opus bucolique  
sur la platine des jours qui tourne au ralenti :  
tronçonneuses tracteurs et les motos rebelles  
projetent avec fracas le printemps au fossé  
et toi qui sors de la nuit, pâle et grave  
d'avoir nourri à la becquée l'insomnieux poème  
te voici soudain plus paumé que l'horloge de bois  
dans la cuisine chauffée au transistor -ton fils  
le claironne tandis qu'au fond tu souris  
parce que sa voix d'oiseau trahit l'incendiaire  
qui met à blanc le coeur dans chacun de tes mots*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

**Chloé**

*Pour raviver l'oiseau dans le cours de ses reins  
et délivrer des massifs d'ombres que le jour ensemence  
la fleur de l'âme qui se fane assise à la chaîne  
trente heures par semaine  
elle réapprend seule chaque soir  
l'alphabet des gestes d'Icare  
comment sans périr déborder du corps obscur  
et prendre enfin congé de l'épaisseur*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

*Vitrines d'amour aussi nos mémoires de porcelaine  
sous l'abat-jour des mots la charpie des angoisses  
des nuits perdues dans l'inusable désert de la page  
et puis la mort comme un chien dans le jeu de quilles  
le ciel foudroyé en plein miroir et dans l'aube tournant  
vers le mur le dos frileux des bibliothèques  
ton vrai visage enfin parmi les débris : trois  
quatre poèmes qui soutiendraient à peine  
l'oeil enflammé d'une amoureuse*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

*C'est trop peu dire que nous ne vivons pas  
dans la lumière, que chaque pas  
est une chute d'Icare, et pas un jour  
pas un bruit, pas un pas  
qui ne nous sacrent propriétaires  
de rien -les dieux mêmes ont perdu l'héritage  
du vent et leurs voix désormais tournent en rond  
alors que le ciel s'ouvre les veines  
aux quatre horizons de la chambre  
et que les feuilles déjà se tendent  
pour recevoir avec l'or et la myrrhe  
l'encens bleu qui monte de la terre.*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

II

*Lieu, cette parole en exil troublant si peu  
le silence, comment y glisser ta voix vivante  
pauvre robinson, y faire entrer de nouveau  
ce corps de bois et de collines, y rallumer*

*le feu de l'âme en sa nuit, à présent qu'un goût  
de cendre et de son, sous le masque du rêveur  
pauvre, tient le poète habité par la foudre  
mort à ses vers et mort à l'oreille publique.*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

*Ce gamin à la vitre, qui ânonnait  
le nom des gares entre les tacatams  
tu le retrouves dans le miroir des villes  
trente ans plus tard cherchant encore  
entre les ombres du paysage en fuite sur ton front  
l'oasis où convergent les lignes de ta vie  
C'est bien la même lecture, hésitante, monotone,  
comme si le train jamais ne s'était arrêté  
mais la glace a des tavelures  
que la buée n'efface pas*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

*Cet étranger paumes tendues  
dans la ville aveugle est-ce toi  
marchant parmi les visages qui gardent  
leur secret comme ce vase grec  
dans la vitrine garde ton visage  
est-ce toi ce masque d'argile et de cendre  
que le temps mord sans qu'un seul cri  
s'échappe, toi ce guerrier brandissant  
l'épée contre le ciel sans voir*

*sous son pied la terre qui s'effrite  
toi ce voleur de mots  
qui n'a jamais pu lire  
par-dessus sa propre épaule*

**(Éloge pour une cuisine de province)**

**I**

*Je me disais aussi : vivre est autre chose  
que cet oubli du temps qui passe et des ravages  
de l'amour et de l'usure – ce que nous faisons  
du matin à la nuit : fendre la mer*

*fendre le ciel, la terre, tour à tour oiseau  
poisson, taupe, enfin : jouant à brasser l'air  
l'eau, les fruits, la poussière ; agissant comme  
brûlant pour, allant vers, récoltant*

*quoi ? le ver dans la pomme, le vent dans les blés  
puisque tout retombe toujours, puisque tout  
recommence et rien n'est jamais pareil  
à ce qui fut, ni pire ni meilleur*

*qui ne cesse de répéter : vivre est autre chose.*

**(Nouvelle Revue Française)**

**III**

*Et tu finis par ranger le livre, là-haut  
à sa place exacte, ce petit creux d'ombre et d'oubli  
comme le coin de terre qui te revient.  
Tu reviens toi aussi*

Guy GOFFETTE - 24

*à ta place, devant la fenêtre, la table  
ce carré de neige que nul encore n'a forcé  
et qui va dans tous les sens comme ta vie  
parmi les mots, les morts.*

*Tu sais bien qu'aucun signe ne guérit de l'absence  
pas plus que le merle en tombant ne renverse  
l'axe de la terre, mais tu persistes, ô scribe  
à soudoyer les anges :*

*un peu d'or dans la boue, dites, que la nuit reste ouverte.*

**(Nouvelle Revue Française)**

*Maintenant que nous avons franchi le pas  
comme on dit, passé la porte rubiconde*

*– mais le brou, comme nos amours, a viré  
lui aussi avec le temps, l'insupportable*

*répétition entre grêles et soleils  
des mêmes atteintes, des mêmes*

*attentes – maintenant que nous avons  
tourné la page et le coin de la rue*

*avec la prosaïque exaltation du voyageur  
regardant passer les vaches (et sa béatitude*

*est douce, et pâle sur son front le reflet  
de la mort qu'elles crient dans leur superbe*

*indifférence), bref, maintenant que nous voici  
lancés sur le rail ensemble et comme*

*détachés des terres mitoyennes  
où l'on croyait durer, nous savons*



*que le poète enseveli là-bas dans le cellier  
sous les pommes et les honneurs*

*a vu juste : les plus longs voyages  
ne sont que plis sur l'eau. Car la clé*

*qu'on a jetée au fond de la mémoire  
continue de tourner, rameutant*

*le cheval roux, le vieux pommier intarissable,  
la poignée mal recollée du frigo et,*

*de plus loin, là où tremblent la rosée  
et les larmes, ce que ni l'un ni l'autre*

*n'avons jamais pu franchir : ce grand vide  
à travers la chambre après le feu des chairs,*

*et l'impassible éclat  
de ton premier sourire.*

**(Nouvelle revue française)**

## **II**

*Comme des gosses, nous avons cru longtemps  
que grandir c'est abattre des murs,*

*dépasser l'appel du couchant où la mort  
fait la roue et puis sauter au cœur*

*de l'oiseau noir qui garde les planètes  
et le profil des neiges ainsi qu'au jour premier,*

*nous avons cru qu'il suffisait  
de dire printemps été azur azur*

Guy GOFFETTE - 26

*pour forcer le passage caché dans la ceinture  
des saisons, disparaître dans le paysage*

*comme le bruit d'une chanson, devenir  
arbre, cri d'oiseau, graminée, galet,*

*ne plus peser que son poids de lumière,  
de lumière –*

*O Poésie, vieille entêtée  
pleine de tics et de malice, entends :*

*la mer est aux écoutes, les murs  
repoussent comme des champignons, plus hauts,*

*plus forts après l'orage et la jonchée des vers  
est un champ de bataille, un jardin renversé*

*sous l'assiette du ciel –*

*Tout a grandi*

*trop vite et les murs nous débordent :  
automne, hiver, ciel gris, terre qui*

*s'enfonce. Où sommes-nous, où est l'amour  
qui transfigure ? Ce que les années ont usé,*

*la pluie sur le toit le raconte et nous  
l'écoutons ainsi depuis des siècles*

*dans la nuit, côte à côte,  
jusqu'à ce que la mer ouvre la chambre en deux*

*et que chacun, ayant repris son nom, sa barque,  
rentre chez soi, toutes voiles dehors,*

*dans l'île sans rivages, sans voisins.*

**(Nouvelle Revue Française)**

*La nuit peut bien tomber sur la ville  
endormie et, tempête, emporter les toits,  
les arbres et les enseignes mortes,  
je ne céderai pas, dit-elle,*

*comme ceux qui, voyant venir la fin  
de la partie, s'effacent et consentent  
à mourir avant que le joueur baisse  
le pouce. J'ai une carte secrète*

*qui me bat sous les côtes un air si vif  
que je vole et que la terre en tremble,  
précipitant la nuit dans la nuit,  
hier dans ses décombres.*

*J'aime, et le jour est tout neuf.*

**(Un manteau de fortune)**

*Signe de vie*

*Le chat de Lorraine a ceci  
de particulier : il écrit*

*des lettres d'amour, des poèmes  
aux quatre saisons qui l'entraînent*

*loin dans les marges de sa vie  
tandis qu'au bar sa bonne amie*

*la vitre qui lave sa peine  
attend que les beaux jours reviennent.*

**(Un manteau de fortune)**

*Défense de Verlaine*

à J. B. Pontalis

*Pauvre Lélian, mon vieux Verlaine, vil défroqué,  
qu'ils disent, toute débauche et sale et laid comme  
un cochon de Chine, et poivrot par-dessus et,  
par-dessous la vase verte, quoi ? quoi qui sonne*

*et qui reste à ton crédit ? une âme qui file  
doux sous la laine et vague un peu dans les brouillards ?  
Mais cette âme-là, cachée sous le noir sourcil,  
est d'un ange, ô fruste certes, louche et braillard*

*comme un arbre peint par la tempête, d'un ange,  
vous dis-je, qui se fiche bien du tiers et du  
quart, pourvu que l'eau des yeux dans son vers se change  
en un vin léger qui tremble quand on l'a bu,*

*tremble encore, tremble longuement, tremble et trouble  
jusqu'au lit où, rivières, nous couchons nos vies  
petites, blêmes, racornies et parfois doubles  
aussi, moins exposées aux vents de toute envie*

*que toi, Verlaine, parmi les plumitifs et les  
rassis, toi, vieil enfant rebelle à tout ce qui  
pèse ou qui pose, boiteux à la route ailée  
avec l'âme tendre à jamais dans son maquis.*

**(Un manteau de fortune)**

Valery Barnabooth

à Bernard Delvaille

*Puisqu'il est entendu qu'avec le Net plus ultra  
la flânerie bientôt, le goût de l'herbe, le plongeon*

*entre les cuisses d'un livre vont disparaître aussi  
certainement que les glaces de Norvège,*

*les névés, les Néva ; puisque la tendresse bovine  
aux mains des singes savants brûle désormais*

*de la rage du tigre et que notre tour de décervelage  
est programmé aux laboratoires de Mammon,*

*profitons des minutes qui restent aux soi-disant  
plantirétrogrades que nous sommes*

*pour nous livrer tout entier à ce vice impuni :  
la lecture, et pour te saluer Larbaud, prince*

*pérégrin des steamers et des longs-courriers,  
et repartager une dernière fois délicieusement*

*ces huit jours de liesse avec la danseuse aux yeux  
pers dans la chambre rose à fleurs fanées*

*du Métropole à Copenhague où vous traînerez  
ce petit désespoir usuel et domestique*

*qui mélancolise et attendrit l'\$ame sous la carne ;  
qu'à nouveau sur l'Ostergade s'ouvrent*

*ces boutiques sonnantes et trébuchantes  
d'émeraude et d'or fin qui faisaient passer*

*sur votre délicat visage des reflets de rapides  
et de Stradivarius, et puisque l'été comme alors*

*a fait ses bagages et s'apprête à partir  
avec les oies d'Holgerson, buvons à la santé*

*de tout ce que l'argent putréfie : la placide  
indulgence des ciels, la luxurieuse bonté*

Guy GOFFETTE - 30

*des fruits, la lente ivresse des chemins, l'éclat  
de la joie même, la liberté toungeuze, buvons*

*la kirsebaer qu'on savourait au pavillon chinois  
sous les lanternes rouges, le regard perdu*

*au fond des brouillards et des brumes  
d'Elseneur, en se remémorant quelques vers*

*languides et désenchantés, buvons puisque  
brumes et brouillards se lèvent encore*

*et que nous sommes vivants, buvons ce jour  
avant que tout retombe comme la mousse, avant*

*que virtuels et plats sur l'écran nous soyons.*

**(Un manteau de fortune)**

*Nul désordre*

*Nous gardons tous au fond de l'âme  
une chambre ancienne avec — dame !*

*Quelques amours piquées de noir  
dans l'œil effronté des miroirs*

*où nous revenons aux jours sombres  
les voir déshabiller leur ombre :*

*Hélène est là, qui rêve nue  
de brutalités ingénues*

*par des guerriers de l'Iliade  
tandis que Béatrice brade*

*l'enfer des jambes où dure  
l'ivre tourment de la couture*

*quand elle rattache son bas,  
et que dire de Maria-*

*na faisant voler ses cheveux  
comme ses lettres et ses vœux*

*à travers l'alcôve où tout dort ?  
Rien, tout ce beau désordre est mort*

*comme cette chambre ancienne où  
tout a passé, le temps et nous.*

**(Un manteau de fortune)**

*Enfant, je savais comme partir est doux  
pour n'avoir jamais quitté la barque  
des collines, fendu d'autre horizon  
que la pluie quand elle ferme le matin,*

*et qu'il me fallait à tout prix trouver  
la bonne lumière pour poser les mers  
à leur place sur la carte et ne pas  
déborder. J'avais dix ans et*

*plus de voyages dans mes poches  
que les grands navigateurs, et si  
je consentais à échanger la Sierra*

*Leone contre la Yakoutie, c'est que  
vraiment la dentelle de neige  
autour du timbre était la plus forte.*

**(Un manteau de fortune)**

*(Février 98)*

*Avec six mois de retard sur les oies  
sauvages, cent vingt-neuf ans après l'as  
des fugeurs ardennais et son merdre à*

Guy GOFFETTE - 32

*la poisseuse poésie, j'ai quitté  
Charleville et l'inconnue d'en face  
dont les dentelles festonnées de givre  
battaient avec mon cœur contre la vitre.  
J'ai fait un signe à la Meuse baignant  
dans sa luxure verte, et dit Allons,  
mais sur deux jambes, au diable le génie.*

***(Un manteau de fortune)***



## Synthèse

On ne peut guère dissocier le premier recueil que publie Guy Goffette en 1971, *Quotidien rouge*, du seul essai qu'il ait publié à ce jour, une étude consacrée à Achille Chavée, en 1972. Les mêmes idées s'y étalent, et le même enthousiasme. Les deux livres ont de la sorte le mérite de fixer un point de départ précis à son itinéraire.

L'éloge de l'ouvrier, celui de la révolte, qui sont dans *Quotidien rouge*, on les retrouve indirectement, comme de biais, dans les pages sur Chavée ; c'est encore une façon de parler de soi.

Chavée est un *peau-rouge par l'oeil orgueilleux dans la solitude, par la préférence toujours donnée à la liberté pour lui et pour les autres, par cette révolte perpétuelle qui ne l'apparente plus mais l'assimile à ces maudits au visage tanné de soleil et d'errances...*

Nul doute que Goffette se soit senti alors une espèce d'être exceptionnel (comme les révolutionnaires qu'il lisait), marginalisé par la faute des inertes et des indifférents – la majorité – ; un de ceux encore qui, comme Rimbaud, *l'homme aux semelles de vent*, rongent leur frein dans la monotonie des jours et la banalité de l'existence, et rêvent des « ailleurs » chers aux symbolistes.

*Quotidien rouge* est témoin de ce feu, de ces élans un peu désordonnés, qui valent moins par eux-mêmes que par ce qu'ils révèlent d'un tempérament qui se cherche et d'un être qui règle quelques comptes avec la société. C'est aussi une façon de se dépouiller pour mieux se trouver.

Dans ces pages, où il est question *d'affronter la pierre, d'un coeur en maraude / Aux longs trottoirs arides / Du monde, des immondes persécu-*

teurs des laborieux et des faibles, et du *voile noir de nos songes*, le poète exprime bien sa volonté de prendre la vie à bras-le-corps :

*Va pour la vie à bout de bras  
levée ainsi que gerbe rousse  
Mon coeur jaillisse de ses draps  
Et boive au jour qui éclabousse.*

Il y dit aussi sa sympathie pour le monde du travail, pour tous ceux qui souffrent et sont opprimés. Cette attitude délibérée suggère que le poète ne compte échapper à cette situation que par la lutte et, forme extrême, par la révolution (laquelle, d'ailleurs, prend des allures essentiellement verbales, comme dans tout l'Occident).

Si son premier recueil de vers et son essai ne comptent plus guère aujourd'hui dans l'esprit de Guy Goffette, ils ont, pour nous, un intérêt réel : en filigrane, ou, de façon plus précise, incidemment (et sans que le poète s'en rende compte, en quoi il est comme chacun de nous), ils touchent à des thèmes que les deux recueils ultérieurs développeront : il a suffi à Guy Goffette de quelques années pour prendre plus nettement conscience de ce qui l'agite et le tourmente, de ce qui compte à ses yeux, de ce qui lui tient à coeur.

*Nomadie*, paraît en 1979, après un silence de huit ans. Long temps de réflexion et de maturation. *Nomadie*, le titre est déjà tout un programme, et le mot plein de suggestions. Le recueil s'articule autour de trois thèmes : *La maison d'exil*, *Climatiques* et *Nomadie* qui prête son titre à l'ensemble. Nous nous arrêterons un peu longuement à ce recueil qui apparaît comme le vrai départ de Guy Goffette en poésie.

Dans la première partie, *La maison d'exil*, il nous fait bien percevoir les forces contradictoires qui le travaillent. Si la plupart des poèmes y apparaissent comme l'éloge des choses de la vie (et quoi de plus attaché à notre vie que la maison ?), il les ressent également comme des contraintes, comme des freins à ses élans, des entraves à sa liberté. Le poète exprime vraiment ce qu'il éprouve et ce qu'il vit. D'où l'idée que, dans sa maison, il est en *exil*, éloigné de ce à quoi il rêve, que la vérité du poète est

ailleurs et qu'il lui faut y échapper par l'errance ou par le refuge en lui-même.

Au demeurant, il ne conviendrait pas que s'établisse une vision manichéenne des choses : les attaches auxquelles on consent, d'une part; l'évasion, de l'autre. Les poèmes qui s'intitulent *Maison* ou, plus banalement, *Porte* ou *Cendrier* disent aussi que le poète a appris à voir les choses et à en interpréter la présence rassurante : il y a bien quelque amour là-dedans, fût-il tourmenté.

Si l'évasion physique ne peut se réaliser, celle de l'esprit demeure possible. *Climatiques* nous apporte ces images d'évasion (curieusement assez statiques). Ce sont les *belles villes*, une *route*, une *gare*, tous lieux de passage et de rencontre – mais l'une *somnole* et l'autre *est assise / et souffle*.

N'empêche, le feu des départs brûle, et c'est la violente parole de la troisième partie du recueil :

*À la lisière du jour  
partir est un désir de loup  
qui vous jette aux fenêtres  
avec des yeux de feu*

*Feu, mer* : le désir et l'évasion ; les mots sont là, fréquemment répétés. Mais on aurait tort d'oublier que Guy Goffette a des racines campagnardes. Une bonne part de son lexique, de ses images renvoie à la nature, non certes une nature choisie comme thème en soi, mais à une nature prétexte à retour sur soi, à interrogation, à dialogue de soi à soi.

Avec *Solo d'ombres*, le poète a marqué, en 1983, une nouvelle étape. Deux grandes parties dans ce recueil, elles-mêmes subdivisées en sections. Il n'est pas inutile de s'arrêter à chacune, car elles constituent autant de thèmes qui tiennent au coeur du poète.

*Les terrassiers du bord de mer* s'inspirent, comme le titre l'indique, de « choses vues », selon le mot de Hugo, et sont un éloge adressé au monde du travail, en contraste avec les plaisirs de la mer et l'indifférence

des promeneurs. Cette série se clôt sur un poème consacré au père du poète :

*Pour toi toujours levé trop tard  
le retour du père demeure le  
premier matin du monde.*

On s'aperçoit ici, très nettement, que Goffette a besoin de la médiation du réel : *Bien calés dans la camionnette / ils ne se retournent plus, Dans le mouvement des bras...* Il constitue souvent son point de départ – affaire de visuel ? – sur lequel, à la faveur des mots, viennent se greffer ses sentiments.

Même démarche dans *Le marieur de mots*, suite d'une dizaine de poèmes consacrés à la poésie, à ses difficultés :

*Un feu dévore la maison  
où le poète s'est levé  
pour embrasser une île blanche  
pleurant contre la nuit*

ou à ses interrogations : la nuit *dit qu'écrire est vain*.

Les *Dits de l'apprentypographe* (on remarquera le néologisme, fruit d'une fusion de mots) nous ramènent à une autre activité du poète, la composition, à la main, puis la publication de la revue *Triangle*, et la réalisation de petits volumes précieux publiés à l'enseigne de «L'Apprentypographe».

Écrire et imprimer sont deux activités qu'on imagine fort bien liées ; l'amour du mot peut aller de pair avec l'amour de la belle ouvrage, du beau livre : deux façons de servir le texte.

*À la volée je lance  
une poignée de plombs  
l'oiseau que j'ensemence  
porte un poème au front*

Plus loin, *L'oiseau de craie* fait allusion à la profession du poète. De la sorte, le premier bilan est terminé : *Les terrassiers du bord de mer* concerne le monde ouvrier dont Goffette est issu, l'*Oiseau de craie* parle de ce qu'il est devenu. Entre les deux : les passions du poète et de l'imprimeur-éditeur. Il y a là, déjà, de quoi remplir une vie d'homme.

S'ouvre alors la seconde partie du livre, *Solo d'ombres*, au titre un peu étonnant, puisque *solo* fait penser à un seul intervenant et que *ombres*, au pluriel, désigne une collectivité.

*Solo d'ombres et de voix  
pour que nous y trouvions  
la force de prendre  
le présent par l'avenir...*

Si la première partie fait état d'un itinéraire en quelque sorte spirituel, la seconde concerne davantage le coeur, et la vie de tous les jours. La confession, ici, semble plus explicite.

Il est bien sûr question du *Pain des couples*, du temps qui passe, de l'usure qu'apportent les gestes répétés :

*Sous la fatigue enfin  
pure de tous masques  
la télé coupe le contact  
entre les corps saisis  
par l'apesanteur*

Mais la ferveur est toujours là :

*Comme un homme sous la lampe  
je suis assis dans ta lumière.*

La vie, c'est les êtres, mais aussi les choses, le quotidien fait des objets qu'on utilise, du temps qu'il fait. En témoignent les poèmes du *Poids de la terre* et, plus loin, ceux de *Salles d'attente*. (On retrouve là plusieurs poèmes de *Nomadie*, qui s'intègrent bien à l'ensemble, outre qu'ils révèlent des constantes.)

Enfin, comme un éloge, une série de poèmes dédiés à Françoise, la femme du poète, et repris sous le titre *La femme infranchissable* :

*Ma vie ne me regarde plus  
qu'à travers toi  
tu portes le poème tout le jour  
d'une épaule à l'autre.*

Ce n'est certes pas en dénombant les thèmes d'un poète qu'on fait découvrir son originalité. Encore que, dans le cas qui nous occupe, ils révèlent un itinéraire et des préoccupations (quelquefois) singuliers. Il fallait donc y être attentif.

En 1987, Guy Goffette publie, avec Yves Bergeret, *Le relèvement d'Icare*, où alternent des poèmes de l'un et de l'autre. On y lit subitement une certaine angoisse de la mort :

*Oui, comme vous  
j'ai peur d'atteindre au bout du couloir  
comme un nageur touche le fond...*

la solitude, la difficulté de communiquer, des interrogations sur le sens de la vie. On dirait que s'amorce un tournant, en même temps que la poésie se fait plus orale, avec des phrases inachevées, des interrogations sans réponse.

Puis vient *Éloge pour une cuisine de province*, auquel Guy Goffette a longuement travaillé, en publiant ici et là des extraits pour tester les réactions des lecteurs une fois qu'il produirait l'ensemble.

Livre important. Au moment où il n'est bon bec que citadin, Guy Goffette ose parler d'une *cuisine de province* ouverte au souffle des collines, aux parfums des pommiers et accueillante aux êtres de la maison.

Une fois encore, sa poésie ne prend son envol qu'au contact de la réalité : nombre de poèmes commencent par un vers très limpide qui nous renvoie à la réalité la plus quotidienne : *Derrière la haie le poste à*

*transistors..., Voici la table lisse le verre d'eau l'ombre..., cet arbre debout dans son squelette...*

Puis les mots se pressent sous sa plume. Ils sont simples et précis. Mais qu'on ne prenne pas cela pour de la simplicité ; ce serait une grave erreur. Guy Goffette n'est jamais aussi à l'aise que lorsqu'il se laisse envahir par ce qui constitue son point d'ancrage, son univers familier. À peine l'avait-il convoqué, qu'il lui pousse des ailes et que l'imagination, à la faveur des images, prend le relais. Elle n'attendait qu'une occasion, un mot, pour s'envoler ; elle s'élançe aussitôt.

Et voici que le poète s'accorde des évasions dans l'espace et le temps : il s'imagine dans la Herbertstrasse, à Hambourg, ou convoque les muses (retrouvailles avec les mythes) comme les poètes qui ont sa préférence, Pavese, Saba, Pessoa, Pound, Frénaud et quelques autres (titre de cette partie : **Dilectures**, mot forgé où l'on retrouve le même préfixe que dans (pré)dilection). Surtout, ce dont il rêve le plus – ce n'est pas neuf chez lui –, c'est la mer ; la mer (le mot revient souvent sous sa plume) non telle qu'en elle-même les vagues la font, mais la mer comme espace sans limites, riche de possibles et d'espérances et, comme telle, capable de recevoir les rêves les plus fous. Elle a d'autant plus d'importance aux yeux du poète qu'il avoue, aux derniers mots du dernier poème, *toi qui jamais / n'as su partir* : balancement fréquent entre le fixe et le mobile.

Regret, rêve évanoui ? Plus d'un passage de ce recueil, où Guy Goffette s'adresse à un **tu** qui n'est sans doute que le double de lui-même, révèle quelque lassitude, et de poignantes interrogations :

*Je*

*questionne et ma feuille est remplie de ratures  
pareille à la terre où j'ai semé mes pas  
sans faire lever d'autre réponse  
que cet écho du silence qui va  
brûlant tous mes vaisseaux.*

Ailleurs, cette notation révélatrice de l'incertain où est engagée toute destinée :

*toi ce voleur de mots  
qui n'a jamais pu lire  
par-dessus sa propre épaule*

Au plan de l'écriture, Guy Goffette est très soucieux du mot, de sa musique, de sa place ; il en laisse retentir l'écho en lui, se penche sur une coupe de vers. Travaux coutumiers du poète, dira-t-on. Certes, mais il y faut la manière, et celle de Guy Goffette est toute de passion et d'enthousiasme, non exclue la méticulosité.

«Les vieux soleils ont beau avoir baissé les bras dans quelques-uns de ses poèmes, Goffette attend toujours le printemps sous la pluie. **Un manteau de fortune** sur les épaules, il nous mène de beautés en matins dans son nouveau recueil. Écrivant l'amour toujours, ce sel de vivre, mais aussi l'enfance perdue, les soifs et tristesses, le poète nous convie aux banquets des bergers.

*Facile de prendre appui sur la lumière*, reprochent sous sa plume guerriers et travailleurs au promeneur de troupeaux. Et ce dernier de répondre que, souffrant comme les autres de la tempête et du froid, il donnerait *tout l'or du monde pour un babil d'oiseau*.

Dans son **Relèvement d'Icare**, partie du **Manteau de fortune** imaginée d'après **Paysage avec la chute d'Icare**, de Bruegel, Goffette décrit un jeune homme qui grimpe dans le soleil et rit aux anges alors que tout déjà a repris son cours dans l'indifférence... Souvent, de la sorte, il salue l'éphémère, la force de l'instant, les victoires d'un moment de la lumière sur l'ombre. L'amertume n'est pas loin, mais les rires montent haut dans l'air.

Le poète sait que *le monde est un rêve têtu*. Flâneur invétéré, il glane les merveilles dans la réalité. De mots légers et profonds en phrases claires et belles, il invite à croquer la vie sans délai. Postulant qu'*avec le Net plus ultra / la flânerie bientôt, le goût de l'herbe, le plongeon / entre les cuisses d'un livre vont disparaître aussi / certainement que les glaces de Norvège*, il nous exhorte à boire, à savourer vers et vie, avant que *virtuels et plats sur l'écran nous soyons*.



Goffette a l'oreille fine. Il fait sonner ses poèmes comme carillons dans le brouillard, comme cloches d'or pur aux clochers des villages. Ainsi dans **Un dimanche à Lisbonne**, il chante des *amants amarrés / que l'ombre garde au fond de l'eau* et qui sont *l'âme du diamant, / l'or du fado*. Il raconte : *La voix monte du Page ou tombe / comme le brouillard goutte à goutte. / On dirait qu'à tous les étages / le ciel écoute.*

Il y a du chansonnier dans ce poète ciseleur de vers. Comme ses copains Rimbaud et Verlaine, notre homme marche d'un pas dansant de mots en phrases, de rimes en images. Ses poèmes nous invitent au voyage, au Portugal comme le long de la Meuse, mais toujours dans l'épaisseur des jours.

Patchwork de poèmes (dont certains déjà publiés ici et là), **Un manteau de fortune** n'a sans doute guère d'unité. Cela étant, les beautés s'y cueillent par brassées. Des vers bien balancés y frappent doucement, tendrement, à nos portes.

*Et la maison n'est plus / qu'un caillou dans ma poche*, écrit Goffette dans **Nomadie...** Surtout ouvrir à ce voyageur-là ! Sur la route de ses poèmes, il interroge le sens des départs, les mesures de la fuite et les désirs de retour. « *On ne part pas* », trancha R. : *en tordant le cou à l'azur qui met / toujours trop de miel sur la queue des poèmes*, rappelle-t-il au passage. Peu de poètes contemporains savent comme lui raconter les châteaux disparus et l'envol tout de même.

Cheminant en **Manteau de fourrure**, Goffette puise à même la vie des poèmes pour nos soifs.

Le dernier ouvrage marquant de Guy Goffette paru ça ce jour est un roman qui a suscité de longs et élogieux commentaires, **Un été autour du cou** (Gallimard).

Solitaire, retiré dans une roulotte au fond des bois, amer, le narrateur de cette histoire, Simon, se souvient de ce qui fut le prélude au désastre de sa vie : son initiation amoureuse du fait d'une hystérique de trente ans son aînée. (Lui-même avait alors douze ans). Il en conservera un traumatisme

durable qui le rendra incapable d'avoir avec les femmes des relations équilibrées.

Curieux des choses du sexe – surtout des mystères de l'autre sexe –, Simon subit, tout à la fois faible et contraint, une attirance pour une femme qui lui découvre peu à peu son corps, ses seins, son pubis, son sexe. Il apprend des « choses », il perd son innocence, connaît tourments et remords et ne trouve personne à qui se confier, ni sa mère qui est tendre et maladroite, ni son père complètement hors du problème.

À chaque fois, les rencontres tournent mal, ses expériences ratées blessent profondément Simon.

De ce départ raté dans l'existence, on retiendra la finesse des observations, les descriptions brillantes d'un poète venu au roman. Car ce qui prévaut ici, c'est le style : le titre du livre, seul, est déjà une belle image. Un style de poète, où l'on retrouve par moments les caractères de l'écriture de Goffette, souple, efficace, suggestive, rapide.

Né à la campagne, dans le milieu du travail, il laisse la nature le pénétrer, vibrer en lui ; par ailleurs il se montre préoccupé par le faire, le métier poétique. Qu'il soit devenu imprimeur-éditeur ne doit pas nous surprendre, comme ne devraient pas nous surprendre les aventures prochaines d'un poète tout bruisant d'idées et de projets.

Georges JACQUEMIN  
Professeur à l'École normale de Virton.